

ANTHOLOGIE DE POÈMES SUR

LA LIBERTÉ

TANGI JEHAN

LETTRES D'ICARE

I

DE LA SOIF ET DE L'AIR

Des poumons et du cœur

Un torrent enragé sorti de la trachée,
Formant un requiem par les cordes vocales,
Surgit, rugissant d'une ruine musicale,
Et voit silence tué et tympan hachés :

J'émerge de la joie comme des grandes peines,
Je veux sortir quand l'âme pleure, ou le cœur crie
Et vocifère. Voilà tel qu'on me décrit,
Comme le son strident de la passion humaine.

Mais on pose un blocus à de telles ardeurs...
On filtre nos larmes, on bride nos discours.
On ne laisse passer que des chuchots d'amour.
Pourquoi doit-on avoir à bâillonner nos cœurs ?

Car un tel chahut attire les réprimandes.
On serre les poumons ; l'air a déserté...
On se prive de la plus grande liberté :
Crier à pleins poumons sans craindre qu'on entende.

Lamentations d'oisillon

Ces lettres étaient si belles auparavant...
Les voilà maintenant sur des poèmes déchus.
Je n'écrivais pas, mais je volais.
Chaque rêve, chaque désir tenait dans une feuille.
Je pouvais sourire à mes émotions couchées sur le papier.
Ces feuilles de quatrains me donnaient des ailes
Pour que j'aie rejointre dans le ciel les Muses qui m'inspiraient,
Mais elles m'ont délaissé comme la fougue a déserté :
Comment puis-je mettre mon cœur en poème,
Si même ma tête ne peut le traduire ?
Alors je tombe.
Je m'écrase sous le poids de mes vers sans âme,
Et, les pieds sur terre, je suis témoin de ma chute libre.
Appelez-moi Icare, je m'écrase dans le labyrinthe de mon esprit,
Et quand je remonte le fil de mes veines pour retrouver mon cœur,
Je me perds dans le dédale de mes lettres amères.
Je perds toutes mes plumes comme un aiglon qui mue,
Mais j'en perds les mots comme un homme qui meurt...
Mes ailes sont estropiées, et mon esprit, cloué au sol.
Retenu par la même faiblesse qui m'a fait m'envoler,
C'est une entrave à mon feu et à ma créativité,
C'est désormais ma prison quand ce fut ma liberté.

La plume

Il fut un temps, j'étais très haut, au sommet. J'ornais les buses, les faucons, les pinsons chardonnerets, portant ces vies légères avec toutes mes sœurs, leur donnant ainsi la plus grande liberté qui soit. Aujourd'hui encore les aigles nous doivent les cieus, mais c'est ce monopole qui nous fait tomber à l'image de petits Icares, à la différence que notre porteur ne tombe pas.
Alors nous passons des volatiles aux humains, certaines les parent, d'autres les amusent, quant à moi je porte leurs mots : à défaut de voler, je cours, j'accours, je glisse sur des plaines immaculées en laissant des mémoires en encre dans mon sillage. Je fais des pirouettes à chaque lettre, ou des lignes minuscules pour édifier les majuscules, sans jamais pouvoir comprendre le message que j'apporte. Mais alors que je donne

vie à leurs écrits, ils n'apprécient pas cet air de vie que je leur donne, si bien que, lentement, ils nous abandonnent... Je suis venu du ciel pour finir aux bas-fonds, l'air niché dans les barbes fait place à la poussière, et l'on ne me saisit que pour cacher la misère.

« La plume vainc l'épée ». Faux. Déjà le crayon me dépasse.

II

ÉMERGENCE

Nuit d'envol

On se perd, librement, dans les bras de la nuit,
Invisible, introuvable, personne ne suit,
Car on préfère jouer avec nos Muses,
On se lance des vers, et les poèmes fusent.

On marche aveuglement mais on marche sans doutes,
On marche sereins, et dans le froid, on écoute
La lune qui murmure un concerto sans bruit,
Et on se paie la tête du temps qui nous fuit.

Mais il va trop vite, à tel point qu'il nous échappe,
La nuit aussi s'enfuit, et le jour nous rattrape.
Dans la peur de l'aube, les étoiles s'éclipsent,
Car le soleil revient pour son apocalypse.

Donnez-moi de la lumière et j'irai dans l'ombre.
Les rayons de soleil me pèsent et m'encombrent,
Alors cela m'étouffe, et comme échappatoire,
Je choisis plutôt de me perdre dans le noir.

III

L'AMOUR DES ENTRAVES

Prison à vie

Je me retrouve emprisonné dans le monde,
Seul, dépossédé par son immensité.
Je regrette maintenant ma sobriété,
Moi, libre comme l'air qui m'inonde.

Lorsque j'étais en cage, je vivais.
La contrainte était un vrai confort,
Et aujourd'hui, maintenant que je sors,
Je suis désormais libre, mais paralysé.

Je n'étais libre que dans ma prison.
À présent, j'étouffe dans ma liberté.
Comme un ivrogne, sans savoir où aller,
Ma liberté est mon plus grand poison.

Passion des fers

Je prenais la passion pour un libérateur :
J'oublie que les lèvres sont faites pour parler,
Je crois saisir tes joues dans le ciel étoilé,
Mais suis-je libre quand tu entraves mon cœur ?

Non. Pour être au repos, il me faut ta présence.
Pour que je sois moi, il faut que je t'appartienne.
Je suis un esclave qui adore ses chaînes,
Car ne pas être tien est une vraie souffrance.

Si je dois être libre et vivre pour moi-même,
Je préfère rester sous le joug de l'amour,

Qui saisit mes lèvres et teinte mes discours,
Qui régit mon esprit et écrit des poèmes.

Si je ne suis pas tien, que j'aïlle à tous les diables !
Je préfère rester fidèle à ma prison
Que d'être libre à mort, de vivre à déraison,
Car vivre libre de toi m'est inacceptable.

IV

SOUFFLE SAUVAGE

Sauvagerie

Dorénavant, la basse-cour livre bataille,
Enfin, il se soulève, ce petit bétail !
Enfin, ils réagissent ! Enfin, ils s'enragent !
Ils se libèrent en embrasant les pâturages.

Des bêtes trop brossées à l'inverse du poil,
Charognes déchirées, pressées jusqu'à la moelle.
Ils marchent sur les fers qui les ont enchaînés
Ils montrent leurs gueules et leurs crocs déchaînés.

Ce sont les maîtres qui plieront sous les entraves.
Mais cette liberté coûtait-elle la leur ?
Ces bestiaux ont engendré de nouveaux esclaves,
Mais doit-on, pour vivre, causer tant de malheurs ?

Oh, cela, peu importe pour l'humanité !
C'est l'occasion pour le carnage et la violence
De se draper en bonté et en délivrance !
Beaucoup mourront encore en ton nom, liberté.

SENTENCE LIBRE

Rêve sylvestre

Les premières lueurs parcourent la forêt,
L'odeur de la rosée m'enserme le museau,
Je prends un bon bol d'air arrivé à l'orée.
Et j'entends gazouiller je-ne-sais quels oiseaux.

Voici le paradis où je vais atterrir.
Pour l'instant la forêt est peuplée d'incendies,
Je respire les pins en train de dépérir,
Dans ce petit enfer où le sang resplendit.

Je m'assois dans le feu pour un peu de confort.
Il retentit encore les cris de souffrance
Des esprits des damnés qui craignent tant la mort,
Alors que celle-ci est une délivrance.

Je vais m'endormir. Je commence à somnoler.
Et le temps s'arrête, alors que les heures passent.
C'est le corps engourdi que je peux m'envoler,
Enfin, je deviens libre alors que je trépasse.

C. H.

CETTE FOIS JE RESPIRE

I

LIBERTÉ D'EXPRESSION ET DE CHOIX

De quel droit

De quel droit mettez-vous les oiseaux en cage
De quel droit essayez-vous de contrôler les éléments
Comme si tout devait vous appartenir
Comme si même nos vies étaient vôtres

De quel droit pensez-vous savoir mieux que nous
De quel droit décidez-vous à notre place
Comme si nos voix comptaient moins
Comme si nos choix n'étaient rien

De quel droit prétendez-vous savoir ce qui est bon pour nous
De quel droit étouffez-vous nos mots
Comme si parler était une faute
Comme si vous nous imposiez le silence en fardeau

De quel droit tracez-vous nos routes
Quand nous seuls portons nos pas

Nos mots vivent malgré vous
Nos choix existent sans vous

Alors non —
Vous ne déciderez pas pour nous
Nous parlerons
Et nous choisirons

Le silence

J'ai appris à respirer en silence
À garder l'air coincé dans ma bouche
Comme si parler
Pouvait brûler mes poumons
Les mots s'accumulent à l'intérieur
Ils pèsent ils cognent
Ils demandent à s'échapper
Mais dehors il y a les regards
Des jugements plus rapides que le vent
Des vérités punies avant même d'exister
Alors je serre les dents
Je ravale les tempêtes
Je laisse mes phrases mourir en moi
Et mon silence devient plus lourd que mes cris
Il s'étire dans ma gorge
Il m'apprend à disparaître
Mais un jour l'air manque trop
Et mes mots cessent d'obéir
Ils fissurent le silence
Ils brûlent mais cette fois je respire

II

RÊVE DE LIBERTÉ

Colombe

La colombe est le symbole de la liberté et de la paix
La colombe sert de message d'exemple et d'espoir
La colombe est libre dans sa cage qui l'enveloppait
La colombe est toujours libre quel que soit l'endroit
La colombe est libre de chanter de sa voix douce
La colombe est le rêve universel pour tous

Comme la colombe
Tous souhaitent être libres
Tous souhaitent faire le bien et apporter la paix de manière naturelle
Tous souhaitent apporter de bonnes nouvelles
Tous souhaitent voler de leurs propres ailes
Tous souhaitent pouvoir s'exprimer librement
Malheureusement nous ne sommes pas tous
Comme la colombe

Illusion

Derrière les barreaux de ma fenêtre
Le ciel continue de courir
Comme s'il ignorait mon absence

Les oiseaux traversent la lumière
Sans chaînes aux ailes
Sans peur dans le souffle

Moi je compte les murs
Les heures lentes
Les silences accrochés au plafond
Les jours qui s'effacent

Mais parfois le vent passe
Entre les fissures de la cellule
Et il porte avec lui
Une odeur de pluie et d'horizon

Alors je ferme les yeux
Et pendant quelques secondes
Je ne suis plus enfermée

Je deviens la rue
Le ciel
Le bruit libre des pas qui s'éloignent

Je deviens un oiseau
Le vent
Le bruit des voix vivantes d'un café

Et même si mes mains restent prisonnières
Et même si mon corps reste enfermé
Mon esprit lui
A déjà franchi la porte

III

NOUVELLE FORME DE LIBERTÉ

La fuite

J'aimerais fuir les barreaux invisibles de mes émotions
Fuir mes pensées qui tournent en boucle dans ma tête
Celles qui m'enferment sans bruit
Mes peurs ont des murs que je ne vois pas
Qui m'oppressent et m'empêchent de respirer

Je ferme les yeux pour mieux partir
Je laisse derrière moi ce qui me retient

Alors je confie mon poids au vent
Et je cours à la recherche de la paix

L'air glisse sur ma peau comme une promesse
Chaque pas vers une liberté nouvelle
Mon corps et mon esprit s'allègent au fil du chemin
Comme si le monde s'ouvrait enfin

Je découvre des horizons sans chaînes
Où mes pensées cessent de crier
Et dans le silence retrouvé
Je réapprends à exister

La mort

La mort ne porte pas de chaînes,
Nul chemin n'est à parcourir
Elle nous délivre de nos peines
Et nous laisse juste repartir.

Là-bas plus de regard
Plus de jugement
Plus de "tu dois", plus de "il faut"
Seulement un vaste silence

Plus de routes imposées
Plus de voix qui dirigent
Et plus rien ne nous oblige

Est-ce fuir ou renaître ?
Je ne sais pas vraiment
Mais c'est la seule porte
Qui s'ouvre en se fermant.

A. B.

LE FAUTEUIL ROUGE

I

PRISON D'AMOUR ET D'AMBITIONS

Dis, maman ?

Maman dit que dans le ciel il y a un homme qui me surveille pour savoir si je suis sage. C'est pas le père Noël, elle a dit. Elle dit que c'est lui qui a créé le monde. Il est vachement fort cet homme. Elle lui parle souvent, ma maman, elle lui raconte quand elle est pas sage. Moi je pense que ce monsieur il fait comme les oiseaux mais avec ma maman, il la met en cage et après c'est moi qui me fait punir. Les autres seront toujours meilleurs que moi. C'est maman qui me l'a dit. Je suis peut-être pas la meilleure mais moi au moins je serai pas prisonnière d'un monsieur dans le ciel.

Une fille dans une église

La musique résonne dans cet immense bâtiment
Vide d'âmes et vide de gens
Douce musique dans un endroit si froid
Si grand
Si sombre
Où certains trouvent la lumière

Je m'y perds
Paroles et prières
Je cherche ma place
Mon cœur se lasse
La peur m'embrasse
Devant ce symbole pour tant
Cet homme si grand
Si grand
Puissant
Veillant sur ces gens
Ces pauvres gens
Prisonniers de toi
Prisonniers d'eux-mêmes
Prisonniers d'un monde à bannir
Pauvres gens
Exprimez-vous
Révoltez-vous
Criez
Hurlez
Écrivez
Écrire pour mieux dire
Dire ce qui ne passe pas
Pour eux
Pour vous
Pour moi
Pauvres gens.

La place d'une génitrice

Maman. C'est le nom que je t'ai donné, le nom qui t'était destiné, le nom que tu méritais. Et pourtant, tu n'aurais jamais dû obtenir le droit d'avoir un enfant. Tu aurais dû te comporter comme cette femme que j'aimais appeler Maman. Entre bouteilles et fumée, entre promesses et cruauté. Ça te faisait marrer quand je pleurais parce que j'avais peur du noir, pas vrai ? Emprisonnée par tes attentes, déchirée par tes regards et tes reproches. J'étais toujours de trop ou pas assez. Te voilà partie, me laissant dans l'enfer que tu as créé. Mais je suis libre désormais.

Libre solitude

Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants ?
Depuis tout ce temps vous aidez les gens,
Vous les sauvez, chassant leurs malheurs
M'oubliant moi, mes peurs et mes pleurs
Une ado perdue et seule
Dans ce monde trop grand
Trop vaste
Trop sombre
Un souvenir
Pour peut-être enfin être libre
Seule mais libre

Vie prisonnière

Prison. Pas cet endroit où on enferme les criminels, ma prison elle est plus sombre encore, elle est pas belle à voir. Je déambule dans ma ville comme on errerait dans un désert. Désert de pensées dont les habitants ne sont plus très libres, eux non plus. Mes déambulations me libèrent. Mais cette liberté qu'on me promet, cette libération ne m'est jamais parvenue. J'ai eu besoin de m'enfermer pour me sentir libre. Enfermée dans cette pièce que je ne suis plus sûre de pouvoir appeler ma chambre : j'écris. Les mots écrits par ma plume seront toujours plus libres que les pensées qui tournent dans mon esprit. Prisonnière d'âme mais libre de pensée et libre d'écrire. C'est ce que je suis. Une poétesse enfermée.

II

LUEUR D'ESPOIR ET LIBERTÉ

Seule au milieu de la foule, mon cœur s'est fermé à la compagnie, prisonnier du monde et prisonnier de ma vie. Je suis ce que je ne suis pas, je suis l'enchaînée qui se bat pour exister, qui se bat pour se libérer. Quelqu'un d'autre avec vous, mais tellement moi avec eux. Je pensais que la solitude réglerait tous mes problèmes, mais mes yeux fermés ne voyaient pas l'abysse dans mon cœur, l'abysse dans mon âme. J'avais tort. J'ai besoin d'eux. Besoin de leurs rires, de leurs vanes de merde à trois heures du matin, et de cette sensation de légèreté qui m'envahit quand pour la première fois, je ris aux éclats.

Nouvelle vie

Maman disait « Pour survivre dans ce monde, il faut être la meilleure ». Alors j'ai travaillé, encore, et encore jusqu'à ce que cela ne suffise plus. Alors maman est partie, me laissant seule dans cette maison encore habitée par son fantôme sur le grand fauteuil rouge. Seule avec les restes des objectifs qu'elle m'avait fixés.

MATHIAS VAN WAMBEKE

LE CHANT DES OISEAUX

Les gazouillis

Brève liberté, qu'insinues-tu comme consigne?

Quel absolu, quelle merveille qu'est ce monde. Ah! Ses viles apostrophes limitent notre condition.

Je ne regarde point. Je reste aveugle car je le souhaite, je reste ignorant car je le conçois.

Pouvons-nous affirmer que je suis maître de mes sensations ?

Dans cette méprisante frénésie, je ne suis que volage. Mais volage soit cette volupté qui me laisse

Méprisant.

Alors suis-je maître de mes sentiments ?

Ô libre arbitre ! Ô liberté chérie prônée par nos chers symbolistes !

Par quelle voie dois-je être libre ?

Je dois donc abandonner mon principe de conscience si ma liberté doit rester pure et ainsi se heurter à

Autrui ou lui porter atteinte de quelconque autre façon ?

Dois-je ?

Je devrais alors me plier à mes lois morales dans ce sens si profond, si ubiquiste dans toute sa splendeur

Arrêtez cet éperdu éveil de l'âme car vous n'en avez point, revenez à la forme donc, embrassez

Rythme.

Dans ma morale, dans mon droit chéri que je finirai dans ma position d'assommoir.

Mais alors que chérir dans ce droit si je ne puis le supporter ?

Idolâtrer sans cesse dans cette crucifixion de ma propre nature, ma liberté ?

Suis-je dans ma conscience libre réellement, continuellement, habituellement si je dois m'offrir

Mon propre abreuvoir ?

Si je suis libre dans ma prose et dans mon indentation alors,

Portez-moi sur vos épaules de colosses.

Et de vos horizons titanesques ternissez-moi l'os.

Ma dépouille arrachera, d'une main pendante, la rose dépouillée de son embarcation.

I

L'ÉLOQUENCE DU PERROQUET

Oyez liberté chers peuples !

Dans le firmament nage une éclipse solaire,
Qui coule librement sur les arêtes d'un monde décapité
En soufflant sur les corps aux mouvements précaires
Aux yeux tranchants, aux armes destituées

Remuez donc vos membres animés par la simple volupté d'un monde hasardeux,

Dans cet ordre aux voix traînées sur plusieurs avenues et boulevards célestes

Je resterai sans nom maintenant que dans cette idylle je suis considéré comme funeste.

Regardez-moi penser pendant qu'encore je le veux.

Vive la liberté ! Vive de ce que l'on dit et de ce que l'on a omis.

Vive la raison ! Vive l'innovation mais ne vivez point si vous décrivîtes
Que dans un temps antérieur à cette ingénierie de l'individu, vous pensiez mieux car on vous a menti.

Ainsi soyez libres de votre parole mais traitez votre raison de parasite.

Que la mélodie ainsi guide votre kitsch simpliste !

Que ces barbares méthodes d'instauration,

Ne délaissent pas vos excitations

Car la clémence d'un populiste libéral réside dans le cerveau de l'ignorant qui se dit élitiste.

Le bain des oiseaux

Apercevez la Lune se confondre aux astres par l'uniformité de notre impressionnante nuit étoilée ! On regarde à travers notre rideau, notre énorme nuque étendue horizontalement sur le divan et nous nous efforçons : « Voyons ! Les astres nous les connaissons déjà ! ». Le poste télévisé s'allume, le dirigeant se morfond, croît sur le petit écran pour s'égosiller face à de magnanimes journalistes :

« Par contre, écoutons celui-là ! ».

Celui-ci parle de libre-arbitre, de volonté puissante, ferme, égoïste et altruiste. Machiavélique dans sa parole, bon compère dans sa posture. Regard de pénombre caché dans un uniforme ardent. Microphone pendu à son aile. Tout cela réglé au pas. Mais ses cris s'arrêtent, il avance de deux pieds, recule de trois, se cabre et se repositionne en bon général. Il tend son poing et ses yeux macabres vers son couvre-chef. Le repositionne. Se rassoit, se redresse, gesticule, rampe et saute d'une telle force qu'il fait s'envoler la presse. Il roucoule, il se rafraîchit, il gazouille dans son siège en annonçant la descente des colombes :

« Certes vous êtes libres, mais vous n'êtes pas aussi libres que moi ». Pas de chance pour les colombes mais plus de sens pour les pigeons.

II

LE POÈTE DÉPLUMÉ

La caverne de pensée

Je patauge dans mon esprit à la recherche de légèreté pourtant celui-ci ne m'offre que des haillons pour m'élever au-dessus du précipice qu'est mon imagination. En maugréant sur mon propre sort je murmure dans le vide qu'est cette caverne rêveuse. Je gémis, je m'allonge, je me meurs : me voici en pleine possession de ma volonté. J'aperçois un perroquet, peint de sons exquis et qui jase de tout son plumage parfumé. Il s'enfuit, il sort grâce à ses ailes liées en me voyant périr doucement dans ce bassin fantastique. Fantastique est le volatile qui ricane à la vue de l'aventurier. Fantastique est l'esprit qui se moque de son rationalisme. Fantastique est le démembré lié à sa conscience par mimétisme.

La mer de roses

Volupté, oisiveté, bonheur déchaîné, pourquoi restez-vous si imperceptibles ?

Dans l'image de ma quête je suis resté sensible aux images fortes, aux exclamations vives !

Puis-je penser aux roses, si je les puis changer en une couleur indescriptible ?

Pourrais-je dans mes yeux voir le ciel et décider d'en demander l'aurore alors qu'elle reste rétive ?

Abandonnez-moi dans cette mer de pensées qui reste ma seule possession.

Délires. Comment puis-je en posséder ne serait-ce qu'une seule si je ne peux même pas exécuter sa disparition ?

Quelle condition oisive, futile, sans sens, sans venue, sans fin, sans commandements, sans volupté.

Éclipse ! Éclipse ! Regardez de mes yeux choir l'ultime larme de mon rien à moi, de mon impuissance scellée.

III

VIVE MA VICIEUSE VOLAGE ET VAINES EXISTENCES DE MON PLUMAGE !

Mort de ma rationalité

« Mais toi tu as gardé claire

Une antique liberté¹. »

Tu es restée dans ma perception comme sublime rationnelle à vouloir embellir l'existence et la

Garder compréhensible.

Quelle immobilité dans la façon de se mouvoir, quelle vertu de vouloir s'enfermer trop étroitement

Dans sa marche quand on en vous délivre, de cette habitude obsolète.

« Promptement restez, doucement déguisez-vous aux charmes de la liberté charnelle pour feindre de

Garder votre sens de tranquillité. »

Disais-tu. Tu te distinguais de cette sorte, de cette singularité, de cette retouche par ton absence,

Par ta course, par ton vol.

Venge donc ton monde et va.

Contre mon interférence volubile, contre ma raison, contre ma passion restée sous ton joug

Je déclame sincèrement que je suis fièrement le plus damné de tous.

Contre ton intelligence, ton simple savoir, ton illusion d'éducation je reste généreusement torturé.

La prétention n'a pas de limites chez l'homme et dans le simple logis qu'est mon âme elle n'est

Qu'inévitable, fatale, fracassante, tonitruante.

¹ Cette citation appartient au poète Yves Bonnefoy.

Tout à la fois et pourtant sans signifier grand-chose.
Triste languissement, dépassés principes archaïques je meurs de
nouveau plongé dans ma douce
Volonté.

Le trépas de l'aurore

La faute est-elle de vouloir vivre si nous sommes condamnés au trépas ?
Diluez mon esprit, si je le veux, dans un verre qui semble s'affaisser sur
ma table de chevet
Quel endormissement volage pour se réveiller en sursaut guidé par des
images sanglantes diluées
Dans un verre mesureur.
Je vis, je meurs, je me languis pourtant dans ma peur.
Oyez ma félicité être plus volage, morbide, funeste.
Proximité chérie, sensuel couteau qui brise mes liens à ma généalogie
Généalogie illusoire, personnage limité de mon inconscient illimité.
Ouvre-toi à moi.

IV

HEUREUX EST TANTALE QUAND IL ENTEND LES OISEAUX CHANTER

L'être n'épouse l'hêtre que par la typographie de ses lettres

L'être n'épouse l'hêtre que par la typographie de ses lettres.
Son écriture est malade, son encre chavirée et ses caractères naufragés.
Tous sombres éclairés par
Mes autodafés.
De Cafés à Salons, on sourit, on toque, on n'attend personne. Personne
ne voulait m'attendre
D'ailleurs. Les écritures endormies ne sont que plumes sans oiseaux
pour les porter.
On longe, on trépigne, on marche, on danse et pourtant on ne suit pas,
on se languit sans jamais se

Déposséder, se contraindre dans son effort. Contraignant. Désolant.
Consolant. Paradoxalement
Perturbant.

Éclairez-moi de vos cendres, rendez-moi mon teint enjoué par le
crépuscule. Par la volonté que mon
Orgueil me permet, je me plaindrais bien de ne pas me joindre à ces
fumées multicolores,
Destituantes, glorifiantes.

Mais ne me rendez pas ma raison, elle seule saurait m'élever vers les
pires Enfers.

Je ne suis qu'orgueilleux et pourtant j'aurais pu être démiurge.

Par ignorance, j'ai perdu la connaissance de ces appétits de grandeur.

Par hubris, je ne me suis pas disloqué dans l'insouciance.

Par contentement, je suis resté sous le joug de mes propres règles.

Si l'on vient y injecter de la raison alors je détrône mes humeurs
démessurées pour y installer une

Horloge suisse qui me montrera comment me percer le cœur.

Pour que l'hêtre n'agresse l'être que par la tyrannie de ses mœurs.

Réjouissances

Je tressaille face à mon ombre qui conquiert à grands pas la colline de
mes conquêtes conceptuelles.

Elle dresse, me souriant de façon terrifiante, le flamboyant étendard de
la vanité.

Horreur au soldat qui, somnolant face aux pommes étoilées, cherche son
brigand.

Déception à l'insomniaque qui, voyant mourir sa chandelle de cire,
tâtonne.

Vanité au malheureux voyageur qui, se laissant emporter au gré des
vagues et des battements de la

Nuit, ne connaît point d'escale.

J'érige mon glaive face à cette entité lugubre qui a déchargé mon fusil,
mouillé mes allumettes et

Brûlé mes cartes. En vain mon ami. En vain mon frère. En vain mon fils.

Cette guerre a déjà son armistice signée.

Alors, le soldat mange la pomme, l'insomniaque éteint sa chandelle, le
voyageur rame.

Et tous se réjouissent d'avoir vaincu l'horreur, la déception, la vanité.

E. S.

LES MURS DE PARADIS

Bercés d'illusions

Loin, par-delà l'horizon
De l'autre côté des murs de cette prison
La liberté est à ma portée
Présente dans ces plaines immenses
Présente dans ces couleurs intenses
Incrustée dans ma peau comme un poison meurtrier
Présente à mes côtés mais pourtant si éloignée
Je pensais que m'évader suffirait
M'échapper loin dans cet univers immense
Regarder toutes ces couleurs intenses
Pourtant, me voilà, seul
Condamner à cette fatalité à laquelle je ne peux échapper
À un futur qui semble déjà tout tracé
Que faire ? Comment m'en défaire ?
N'ai-je pas le droit à cette liberté ?

De quel droit volez-vous la vie à ces vivants ?
De quel droit les réduisez-vous à ce silence pesant ?
Arrachés à leur liberté,
Ils n'ont qu'un espoir infondé, un rêve inachevé.
Un souvenir.
Vous prétendez les sauver, chassant leurs malheurs

Créant un semblant de bonheur
Ils pensent alors être libres
Libres de tout jusqu'aux horaires.
Mais tout ça n'est qu'un mensonge
Vous prétendez les sauvez, mais vous ne savez que
Tuer.

Espoir ?

L'hiver arrive, l'espoir le suit
La solitude me fait avancer sans peur
Dans l'ombre, sans cœur
Je fuis ce passé, ces souvenirs, je fuis
La liberté est là, devant moi
Je le sais, je le sens, je le vois
Mais était-ce réel ?
Ou une illusion ?
Une illusion fondée sur un espoir
Un espoir perdu, effacé, tué
Mais par qui ?
Sûrement par eux,
Mais peut-être par moi
Mais alors pourquoi ?
À cause de mon rêve,
Un rêve immense, inatteignable
Je voulais une révolte,
Un monde meilleur
Un semblant de bonheur
J'ai usé de la vengeance
J'ai provoqué bien trop de souffrances
Mais tout sera fini,
Bientôt.

Vent de liberté

Ma peur provoque en moi mes propres lamentations
Elle est comme l'hiver qui enferme la douceur des saisons
Provoquant mes larmes qui tombent
Et bâtissant autour de moi des barreaux infranchissables
Avec la fin de l'hiver, la neige se lasse
Et, laisse alors sa place
Aux fleurs qui renaissent.
Les barreaux disparaissent,
Tandis que la musique monte à mes oreilles, portée par le vent.
Ma peur, tout comme le mauvais temps,
S'évapore doucement, dans une danse élégante.
Elle m'ouvre la porte à une plaine florissante,
Qui est comme ma liberté ;
Cette liberté que j'avais toujours espérée.

Elle

Cette liberté que j'avais toujours espérée
S'éloigne dans l'enfer d'un monde enchaîné
Mais mon regard perdu dans ces flammes
Cherche ses yeux, ses cheveux, ceux de cette femme
Toujours fidèle, même quand je provoque ses souffrances
Elle m'a regardé m'échapper dans cette danse
Elle m'a regardé fuir sans résistance
Même quand le monde en avait après moi
Même quand l'univers n'avait plus de loi
Elle, était toujours là.
Pendant tout ce temps je cherchais
Mais depuis toujours, c'était elle,
Ma liberté.

I. M.

CE QUE LE VENT EMPORTE

L'oiseau

Il est là, dans le ciel.
Il est là, dans le vent.
Il est là, dans les nuages.
Il est là, libre.

Ses ailes battent dans le ciel.
Ses plumes frémissent dans le vent.
Son chant transperce les nuages.
Son bonheur est d'être libre.

Mais jamais il n'oubliera ce temps.
Avant qu'il ne puisse voir le ciel.
Avant qu'il ne puisse sentir le vent.
Avant qu'il ne puisse atteindre les nuages.
Avant qu'il ne soit libre.

Mais il est révolu, ce temps d'avant.
Il est libre, maintenant.
Libre de voir le ciel.
Libre de sentir le vent.
Libre d'atteindre les nuages.
Libre.

Le vent

La falaise devant moi, si haute, est balayée par les rafales,
Et je me tiens là, seule, à regarder le Soleil levant,
Et je crie, si fort, toutes mes pensées dans le vent,
Et les mots hurlent, libérés de leur carcan, ils cavalent.

Je saute, je m'envole, dans la brise de l'aube,
Et vole, virevolte, plus légère que l'air,
Et je me tiens, oh ! si haut, parmi les nuages roses,
Et soudain, je tombe tout entière vers la terre.

Ce sentiment d'ivresse n'était qu'un rêve.
Je me tiens immobile dans la bourrasque.
Jamais je n'ai volé, jamais je ne suis tombée.
Toujours, je suis restée là.

Là à attendre.
Là à entendre.
Là à étendre,
Ma peine, ma tristesse, et mon chagrin.

La plage

Seule sur la plage, avec comme seule compagnie mon cahier,
Je fixe l'horizon où le bleu du ciel rencontre celui de la mer.
Dans ma main, comme un précieux trésor, je tiens un stylo de bois.
Mon crayon sur le papier file, comme l'éclair, écrit et me libère,
Des limites, des règles, des choses enfouies que je n'ose affronter.

Mon esprit, en vain, tente de se perdre dans ces mots, ces lignes, ces poèmes,
Mais déjà, les rires des vacanciers au loin me ramènent à moi-même.
Et me voilà de retour dans mes sentiments, mes appréhensions et mon émoi.
Je me rappelle la chaleur étouffante du Soleil sur ma peau.

Je me rappelle le bruit assourdissant des vagues qui brillent comme des bijoux.

Comme une tornade, ils m'encerclent de leur voix,
Comme le tonnerre, ils en assourdissent mes oreilles,
Comme l'averse, ils me noient dans leurs joies,
Comme la tempête, ils hanteront mon sommeil,
Et moi, je les laisse faire.

Je les laisse m'encercler.
Je les laisse m'assourdir.
Je les laisse me noyer.
Je les laisse me hanter.
Je n'ai pas le choix de fuir.

C. L.

POÈMES À LA MER

Là où l'azur de la mer
Rencontre le brun de la terre
Se tient un homme à l'allure colorée
Qui paraît pourtant si déprimé

Assis sur le bord de l'eau salée
Il fixe le vide alors qu'il l'est
Il se regarde
Et contemple cette façade

Cette façade est celle de l'océan
Reflétant ses yeux brillants
Et les cris des oiseaux esseulés
Sonnent comme la cacophonie de son cœur blessé

Il se rappelle son enfance
Ses souvenirs et cette souffrance
Cette mère qui l'a bercé tendrement
Pour ensuite oublier qu'il était son enfant

Il contemple l'infini
Et se demande ce qu'il se passerait s'il était parti
Si en cette soirée automnale
Il avait rejoint les étoiles

Cette fille aux cheveux verts
Et au parfum de lavande
À la personnalité arc-en-ciel
Lui en fait voir de toutes les couleurs
Pourtant lui il voit le monde en noir et blanc
Blanc comme la plage qui l'a vu naître
Et noir comme cette chambre qui l'a vu mourir
Sauf qu'il y a elle
Elle et sa voix qu'il trouve belle sans jamais l'avoir entendue
Elle et ses yeux qu'il contemple à l'infini sans jamais les avoir aperçus
Elle et ses lettres qui lui donnent envie d'écrire
Elle qui même au milieu des larmes parvient à le faire rire
Parce que lui est amoureux
Amoureux de ces lettres qui arrivent comme une lettre à la mer dans
sa boîte aux lettres
Amoureux du parfum de lavande qui s'en dégage
Il est tombé amoureux de ses mots
Et ne rêve plus que de l'embrasser pour tomber amoureux de ses
lèvres

On éteint la lumière et soudain il a quatre ans à nouveau
Dans le noir de sa chambre
Seul
Non, pas seul
Il aurait aimé être seul
Mais il était là lui aussi
Et l'obscurité lui rappellera toujours ses mains sur lui
Toujours prisonnier de ces souvenirs

Libre quand tu m'as transmis cette passion
Ivre des mots écrits par ta plume
Bercé par ta voix qui me les contait
Rien ne pouvait m'empêcher d'écrire
Et tu me regardais toujours avec fierté

Pourtant aujourd'hui les mots ne viennent plus
Reste seulement une page blanche
Ironique que ce qui me rendait libre
Soit aujourd'hui la source de mes souffrances
Oublierais-je ta passion ?
Non
Ni les histoires que tu m'as écrites
Inspiré par cette fille aux cheveux verts et à l'odeur de lavande
Encore et toujours je continuerai d'écrire
Rêve futile, mais n'est-ce pas ça être libre ?

Lui, il est comme un oiseau
Ces grands oiseaux qui planent libres au-dessus de la mer
Sauf que lui n'est pas libre
Il est là, dans cette prison végétale, impossible de déployer ses ailes
Il n'a jamais aimé les forêts
Tout est sombre, caché, il se sent pris au piège
Impossible de voler librement
Il se sent comme un oiseau en cage
Ceux qu'on empêche de voler pour les protéger
Seulement lui il se sent plus en danger qu'autre chose
Loin de la mer
Pourtant il en a une autre de mère pas loin
Celle qui lui a donné la vie
Celle qui lui fait comprendre qu'elle regrette de lui avoir donné la vie
Il était pris au milieu de ses chaînes
De ses mots amers, de ses « je t'ai tout donné et t'as tout gâché »
De ses bouteilles vides où elle se noyait
Alors lui est retourné à la mer
Et enfin a ouvert ses ailes

Il a recommencé à planer au-dessus de l'eau
Libre de ses chaînes
De cette prison de branches
Des bouteilles vides
Des mots amers de sa mère
Il flottait au-dessus de l'eau
Et plus rien n'avait d'importance
Ou peut-être qu'il ne flottait pas
Il était sûrement en-dessous
Ne dit-on pas de prendre exemple sur ses parents ?
Lui aussi se noyait
Et plus rien n'avait d'importance